

Le nouveau journal fut fondé par une société d'actionnaires au capital évalué au plus haut à 28.000 écus de Prusse (105.000 fr.). Le seul actionnaire luxembourgeois connu était Pierré Pescatore, fils d'Antoine<sup>1)</sup> ; il passait pour être un partisan du vicaire apostolique. L'éditeur n'avait d'abord pas l'intention de publier de prospectus (« le mensonge des programmes est devenu proverbial »), mais « cédant au désir de personnes respectables » il se résigna à indiquer la ligne qu'il suivrait. Elle sera « à la fois conservatrice et progressive. Conservatrice — quant aux systèmes et aux institutions salutaires que de jeunes étourdis désœuvrés ou des gens cherchant fortune veulent renverser ou feignent de vouloir renverser, afin d'y substituer telle ou telle fantaisie improvisée par un soi-disant socialiste ; progressive — là où une amélioration évidente peut contribuer à accroître le bonheur vrai et la dignité de l'homme, etc. etc. » Cette phraséologie ne révélait en rien ce que le nouveau journal aurait de spécifiquement « ultramontain ». D'autres passages consacrés à la « religion » et à la « décence » auraient pu orner également les pages du *Courrier*. Une allusion aux rapports plus intimes qui liaient le Grand-duché aux pays allemands depuis 1815 semblait moins équivoque.

La fondation de la *Zeitung* était une entreprise maladroite à plus d'un égard. D'abord par le choix des collaborateurs. Le directeur-éditeur était un Français de Charleville, Ernest Grégoire, médecin sans clientèle qui avait un peu essayé de tous les métiers. Il eut son heure de célébrité en 1831 quand il fit le coup de feu contre les Belges aux côtés des orangistes.<sup>2)</sup> Tour à tour agitateur français, patriote belge, républicain, éternel réfugié, opposant à toutes les malchances

<sup>1)</sup> A. Calmes : La Création d'un Etat. p. 397.

<sup>2)</sup> L'historien belge Frans van Kalken a raconté cette équipée bouffonne dans un article : Les premières années de la Belgique indépendante (Le Soir, 23 mai 1938) :

Prévoyant que le congrès allait bientôt élire comme souverain le second fils de Louis-Philippe, Louis-Charles, duc de Nemours, il était parti de Bruges, à la conquête de Gand et de Bruxelles, avec deux cent cinquante hommes, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 février 1831. Auparavant, un souper lui avait été offert par des partisans des Nassau ; des dames vêtues de soie orange avaient présenté des coupes de champagne au futur vainqueur. Le lendemain, vers midi, les rebelles atteignaient le Marché aux Grains, à Gand. Beaucoup de personnes « bien mises » leur firent bel accueil. Les autorités militaires avaient consigné les troupes mais conservaient une étonnante passivité. Le gouverneur de la province, le baron de Lamberts, avait vu son bureau envahi par les mutins. Le courageux vieillard n'avait néanmoins rien voulu entendre.

C'est alors qu'entrent en scène les pompiers de Gand, troupe de quatre-vingts hommes bien armés et équipés, commandés par le major Van de Poele, un vétéran de l'Empire. Informé par un spectateur, le docteur De Block, des agissements de Grégoire, Van de Poele entraîne ses hommes au pas de charge, par les rues couvertes de neige. Mais comment tirer parti de ses deux canons ? Sous un prétexte quelconque, la Régence (conseil communal) de Gand lui avait enlevé les chevaux de poste qui servaient à les traîner. Qu'importe : ce jour-là précisément